

XYZ. La revue de la nouvelle

Silence bleu

Karine Lambert



Number 98, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lambert, K. (2009). Silence bleu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 52–54.

Silence bleu

Karine Lambert

LE PAUVRE DARWIN n'a eu aucune chance... il flotte paisiblement sur le dos, zigouillé comme tous ses prédécesseurs : Copernic, Galilée, Lavoisier... Aucun poisson de la classe 305 ne survit plus d'un mois. Ici, on change les génies en sushis. C'est déprimant, le massacre à la chaîne des grands scientifiques. Histoire de les jeter à la poubelle sans remords, j'ai pensé changer de registre pour leurs noms : Hitler, Pol Pot, Staline... Ce qui me retient ? Monsieur Tremblay, le directeur. Il ne comprendrait pas les raisons morales justifiant le choix d'un dictateur sanguinaire comme emblème de classe...

Ils sont aux portes. Je les vois de la fenêtre, massés à l'entrée par centaines comme pour l'assaut d'une citadelle. Je jette un dernier coup d'œil à mon équipement : est-ce que tout est prêt ? Les bouteilles d'acide borique sont bien alignées sur le comptoir, les composés basiques disposés dans leurs fioles. Je mets en pratique mes techniques de relaxation : inspire, expire. L'air ne passe pas. Avant chaque cours, j'ai l'impression de plonger en apnée dans des eaux inconnues.

La cloche sonne. Attila et les Huns ne devaient pas faire un tel vacarme. Les rires, les cris me parviennent en sourdine pendant que j'organise une dernière fois les produits chimiques du laboratoire. Maniaque, je pousse d'un millimètre vers la gauche une bouteille rebelle : je discipline mes fioles comme un général romain. « Vini, vidi, vici », ce sera pour aujourd'hui.

Tom arrive en premier. Ses pupilles dilatées sont d'immenses trous noirs qui, un jour, l'avalent tout entier. Il s'enfarge dans la poubelle et titube jusqu'à son pupitre. Soleil mort ; il avale au lieu de rayonner. Tout disparaît autour de lui : son manuel, il l'a perdu depuis deux mois, les crayons que je lui prête ne me reviennent jamais, mais pire que tout, mon regard plonge dans le sien sans le rencontrer. J'en ai parlé à Sylvie, la travailleuse sociale. Elle a griffonné son nom sur un papier avant de continuer sa course dans le corridor. Cela fait deux mois. Néant.

Dwayne le suit de peu. C'est un bel enfant : une peau noire qui brille sous les néons, des yeux vifs, des manières charmantes. « Bonjour, madame Lambert, comment allez-vous, madame Lambert ? » Mais quand Dwayne sourit, ça va mal pour moi. Sa gentillesse précède la catastrophe. Il était près de la fenêtre lorsqu'elle a volé en éclats, près du robinet lors de l'inondation... Il travaille en finesse, toujours dans mon angle mort : j'entends une explosion, je me retourne ; Dwayne est là, mains dans le dos, sourire de squalo. Hier, je l'ai surpris à côté de l'aquarium, l'œil narquois, toutes dents dehors... Je sais. Il sait que je sais. Je sais qu'il sait que je ne peux rien prouver. Il est vraiment fort mon petit requin.

Michaël ; les cheveux en bataille, le sac à dos entrouvert, des cartables qui fuient de partout. On peut dire que c'est mon premier de classe : premier à faire des boules de papier, à se battre, à aller au bureau du directeur. Mon récipiendaire de la médaille « Méo Pancher » : des microscopes aux camarades de classe, il n'y a rien qu'il n'ait pas « tapoché ». J'ai eu une idée brillante : en parler à son père. Quand je l'ai vu se craquer les doigts en me disant qu'il allait « s'en occuper », j'ai compris : Michaël peut bien faire sauter l'école, je ferme ma gueule.

Impossible de dire qui de Nahida ou de Vithushan entre ensuite. Des insultes sri-lankaises fusent de part et d'autre. Comment je le sais ? Je suis devenue championne toutes catégories de la détection de jurons dans pas moins de dix langues et cinq dialectes. Ma méthode est simple mais efficace : repérer des mots aux sonorités suspectes puis faire des gros yeux. Neuf fois sur dix, l'élève me toise, incertain. Il se demande si je sais... J'adore ces moments de flottement. Je ne dis rien, je fixe. Je me terre dans la turpitude, je nage dans le flou : c'est ma seule chance de gagner la guerre du doute. Si l'élève se tait en s'éloignant, je peux crier « vici ». Mais là, je n'ai pas le temps d'appliquer ma méthode. C'est le raz-de-marée : Justin, Raphaël, Mérédith, Sophie, Clauanne, Paul, Jérémie, Mathieu, Sébastien, Médéric, Cristale, Josée, Patricia, Samiah, Alphonse, Williams, Aleisha, Daniel, Rodrigue, Frédérico, Vakeesan, Lam Son, Cynthia, Stéphanie, Marie-Lune. Je suis encerclée, puis bombardée : J'ai passé une bonne fin de semaine ? Qu'est-ce qu'on fait

aujourd'hui? C'est une nouvelle coupe de cheveux? Je réponds vaguement, j'ai l'esprit en alerte: Dwayne lorgne les bouteilles d'acide... et il sourit.

J'éteins la lumière, je lève la main et... ils vont s'asseoir! De la magie. Comment l'expliquer autrement? Je mets le doigt devant ma bouche, le brouhaha s'apaise. Bien sûr, plus de la moitié n'ont pas fait leurs devoirs. Bien évidemment, il n'y en a pas quatre qui ont amené leurs crayons. Mais ils sont là. Nous sommes là. C'est déjà ça.

Il faut d'abord parler de Darwin. Regard braqué sur Dwayne — sache que je sais —, j'annonce doucement que notre poisson a eu un « accident »... Des gloussements roulent de part et d'autre de la classe. Je vois leurs traits se plisser, se déformer. Leurs rires me parviennent de très loin... Ils savaient donc tous? Trente rictus de petits requins se dessinent en simultanément. Je ne sais plus rien.

J'avais sur les lèvres quelques mots bien sentis sur la vie, sa brièveté, son importance; je les ravale d'un trait. Merde! Ils jubilent. Est-ce qu'il pue? Les autres poissons vont-ils le bouffer? Est-ce qu'on peut le disséquer? Leurs visages... des moues dégoûtées mais des regards voraces. Comment va-t-on nommer le prochain? Einstein, Rutherford, Pythagore? On pourrait même l'appeler Madame Lambert... Je veux les rappeler, les éloigner du poisson mort. Rien ne les distrait de leur fascination morbide. Ils avancent le nez, veulent voir la chair morte: des barbares. Je ne peux les comprendre, encore moins les rejoindre. Plus je m'y efforce, plus j'y suis confrontée: la barrière invisible entre nous. De moi à eux, le mètre s'allonge en océan. Dans ce grand silence bleu, ma parole se noie, mes mots coulent à pic. Une dernière bulle d'air court sur ma joue: je flotte avec Darwin.